

LA GUERRE DE 1870-1871 ET LA BATAILLE DE MONNAIE

Première partie :

De la déclaration de guerre à l'entrée des Prussiens à Tours

Juillet 1870 - janvier 1871

Oublier, jamais !

Devise des vétérans de la guerre de 1870

En 2020 la France s'apprêtait à marquer le cent-cinquantième anniversaire de la guerre de 1870. Mais le coronavirus et la crise sanitaire sont passés par là, éclipsant ou reportant la plupart des commémorations prévues pour cette célébration. Avec le risque de la voir à nouveau occultée...

L'affrontement franco-allemand de 1870-1871... Un conflit quelque peu oublié, qui a laissé peu de traces dans la mémoire collective des Français en ce début de XXI^e siècle. Et pourtant un moment capital pour l'histoire des deux pays, et à terme pour l'histoire de l'Europe et même du monde.

Alors pourquoi cette amnésie ? Cette guerre, si on l'a aujourd'hui reléguée dans les oubliettes, c'est d'abord parce qu'elle a été une lourde défaite pour la France. C'est aussi surtout parce que son souvenir a été effacé par les grands conflits qui ont suivi, encore bien plus violents et meurtriers.... Un paradoxe quand on sait que c'est justement cet antagonisme franco-prussien de 1870 qui est à l'origine des deux guerres mondiales du XX^e siècle.

L'invasion prussienne Juillet - décembre 1870

L'entrée en guerre contre la Prusse

1870... La Prusse, agrandie par une série d'annexions, est devenue un État important, dirigé par le roi Guillaume I^{er} et son chancelier, Otto von Bismarck. Ce dernier rêve de réaliser l'unité allemande, même si elle doit se faire *ferro et igni*, c'est-à-dire « par le fer et le feu », mais il se heurte aux intérêts de la France, l'ennemi héréditaire, qui pense que la puissance prussienne menace dangereusement l'équilibre européen.

Or depuis 1866, la tension ne fait que monter entre les deux pays et Napoléon III se heurte à plusieurs reprises aux ambitions prussiennes. C'est l'affaire de succession d'Espagne qui déclenche le conflit quatre ans plus tard. La France déclare la guerre à la Prusse le 19 juillet 1870.

Les forces en présence

Tout va aller très vite car les forces en présence ne sont pas égales. L'armée prussienne regroupe 500 000

hommes prêts pour l'attaque. Bien entraînée, elle est remarquablement commandée par des généraux de valeur, favorables à une tactique offensive comme Moltke.

Par contre la France, malgré un poids démographique plus important, ne peut opposer que 265 000 hommes, placés sous le commandement hésitant d'un empereur malade. Malgré les déclarations optimistes du ministre de la Guerre, Edmond Le Bœuf, qui affirme que les Français sont prêts, mieux : archi-prêts (« il ne manque pas un bouton de guêtre à nos soldats »), la mobilisation s'est faite dans une confusion extrême et, à l'exception du fusil Chassepot, l'armement dont disposent les soldats en matière d'artillerie est bien inférieur à celui des Prussiens.

La défaite française de Sedan et la proclamation de la République

Dès le début, le conflit est marqué par une succession de défaites françaises. Le 6 août l'Alsace est perdue suite à la fameuse bataille de Reichshoffen, la Lorraine très vite envahie, et Bazaine se laisse bloquer dans Metz après le sanglant affrontement de Gravelotte.

Pourtant partout la population, touchée par la fièvre patriotique, se mobilise et apporte son soutien aux soldats. À Monnaie, les habitants viennent à la gare offrir des paniers chargés de provisions de toutes sortes destinées « aux braves militaires qui se rendent à l'armée du Rhin ».

Hélas ! Le 2 septembre, c'est le désastre de Sedan. Napoléon III est fait prisonnier avec toute son armée, et c'est au général Reille, aide de camp de Napoléon III et propriétaire du château de Baudry à Cérelles, près de



Guillaume I^{er}



Napoléon III



Le général Reille apportant à Guillaume I^{er} la lettre de Napoléon III déclarant qu'il remet son épée.
(peinture de Carl Steffek, 1884)

Monnaie, qu'incombe la douloureuse mission de porter au roi de Prusse une lettre dans laquelle l'Empereur déclare que « n'ayant pu mourir à la tête de ses troupes » il remet son épée au souverain allemand.

La défaite de Sedan provoque la chute du régime impérial et la République est proclamée le 4 septembre 1870.

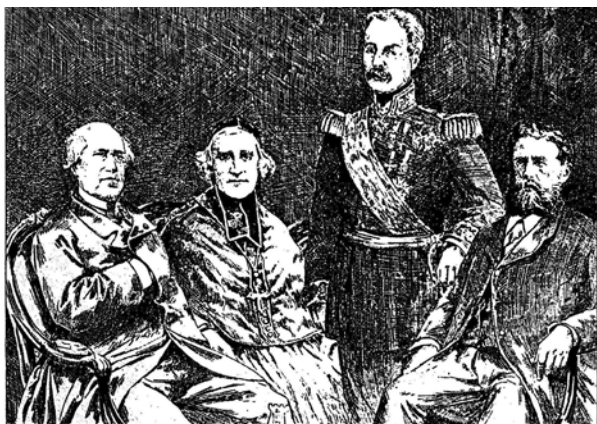
Le nouveau gouvernement de Défense nationale ordonne de poursuivre la lutte. Paris est assiégé à partir du 19 septembre. Quelques jours plus tôt, les services des grands ministères ont été envoyés à Tours pour échapper à l'invasion.

Tours, deuxième capitale de la France

Dès le 13 septembre la ville de Tours, devenue la deuxième capitale de la France, connaît une grande effervescence. Les édifices publics et les hôtels sont pris d'assaut par les employés des ministères ainsi que les



membres du Corps diplomatique. Le quartier de la gare est le théâtre d'un va-et-vient incessant et le célèbre café de Bordeaux, situé à l'angle du boulevard Heurteloup, face à l'embarcadère (ancienne gare de Tours), ne désemplit pas. C'est dans cet hôtel que sont descendus Thiers et son épouse.



Les autorités de Tours en 1870. À l'extrême gauche le comte de Flavigny, président de la Société SSBM

Le 9 octobre on assiste, entre autres, à l'arrivée à Tours de Léon Gambetta, l'intrépide ministre de l'Intérieur, qui a choisi de quitter Paris assiégé deux jours plus tôt en s'envolant à bord d'un ballon gonflé au gaz d'éclairage.



Les opérations militaires pendant la guerre de 1870-1871

Mais ce ne sont pas seulement les politiciens et les excellences qui emplissent soudain la cité. Il y a aussi les victimes de guerre, les blessés qui sont acheminés en grand nombre à Tours pour y être soignés. Il faut signaler qu'en 1864 l'on a mis sur pied en France, avec l'appui de l'empereur, la Société de secours aux blessés militaires (Croix-Rouge française).

La famille de Flavigny très investie dans la Société de secours aux blessés militaires

La SSBM a pour président un homme de bien, M. le comte Maurice de Flavigny, propriétaire du château du Mortier à Monnaie.

Ami personnel d'Henry Dunant, le fondateur de la Croix-Rouge, très investi lui-même dans l'organisation des secours apportés aux blessés militaires, il va, durant tout le conflit, œuvrer activement à la recherche de dons auprès des personnes aisées de son entourage, notamment à

Paris et à Tours.

Mathilde, sa femme participe activement au fonctionnement d'un comité de dames chargé du service des salles de soins, en faisant notamment faire aux femmes bénévoles des travaux d'aiguille et de la charpie.



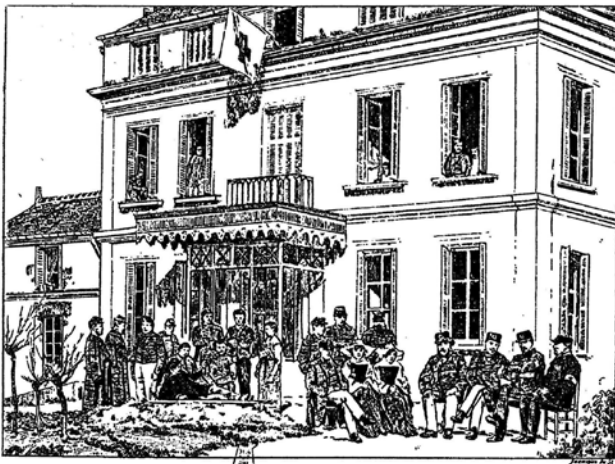
Correspondance du Comte de Flavigny avec le sceau de la Croix-Rouge

Leur fils Emmanuel lui-même fut en 1870 délégué de la Croix-Rouge en Indre-et-Loire. Il mit en place les « ambulances », hôpitaux de campagne aménagés dans de grandes demeures ou établissements religieux réquisitionnés et protégés en principe par le drapeau de la Convention de Genève. Parmi ceux-ci : La Bretèche, Les Grands-Capucins et Belmont à Saint-Symphorien, le château des Belles-Ruries², ceux du Mortier, de Bourdigal, de La Vallée et de La Soudelle à Monnaie, le château de Meslay à Parçay.



Maurice de Flavigny

2 - Bien avant le combat de Monnaie, le château avait été transformé en ambulance comptant 50 à 60 lits.



L'ambulance Belmont à Saint-Symphorien



Ambulance aménagée dans les salons d'un chateau

En 1963, lors du centième anniversaire de la Croix-Rouge, la municipalité de Monnaie, en reconnaissance de leur investissement, a d'ailleurs décidé de donner le nom de Flavigny à la petite route qui conduit au château du Mortier.

L'organisation de la défense : l'armée de la Loire

Gambetta décide la guerre à outrance

Plein de fougue et d'énergie, persuadé que la France peut encore gagner, Gambetta est venu en province pour ranimer l'ardeur patriotique. Dès son arrivée à Tours, il organise la résistance et procède à la levée de 600 000 hommes en utilisant des recrues très hétéroclites (le service militaire obligatoire pour tous n'existe pas encore), mélangeant aux conscrits les gardes nationaux mobiles appelés dès août à rejoindre les troupes de ligne, mais aussi tout un contingent bigarré de francs-tireurs et volontaires de tout poil : volontaires de l'Ouest (zouaves pontificaux), volontaires italiens comme les chemises rouges de Garibaldi.



Les troupes françaises déambulant place des Halles à Tours pendant la guerre de 1870.

Un ensemble assez composite... On reconnaît à droite les fameuses chemises rouges de Garibaldi, et quelques francs-tireurs (costume sombre), notamment les pyrénéens avec leur béret basque, et à gauche les « Vengeurs de la mort » à la poitrine ornée de petits ossements en ferblanterie. En arrière-plan quelques soldats des troupes de ligne avec leurs pantalons rouges.

Source : Halevy Ludovic, L'invasion. Souvenirs et récits. Paris, 1887.

Qu'est-ce que la Garde nationale ?

Constituée dans chaque commune de civils armés pour le maintien de l'ordre public, elle devait en temps de guerre combattre avec les troupes de ligne. En partie supprimée en 1852, réorganisée par le maréchal Niel, ministre de la Guerre, en 1868, elle est mobilisée dans tous les départements dès le début du conflit.

Cette Garde nationale est divisée en deux parties : la Garde nationale sédentaire (hommes âgés de 25 à 40 ans) qui doit assurer la défense et le maintien de l'ordre au niveau local et la Garde mobile (« les moblots ») qui part combattre sur le front, formant une armée de réserve. Elle regroupe dans un premier temps les jeunes gens des cinq dernières classes qui avaient échappé au service militaire (système du tirage au sort) mais avaient tout de même reçu un minimum de préparation militaire. Elle devait en temps de guerre combattre avec les troupes de ligne.

En Indre-et-Loire son enrôlement est opéré dès le 17 août pour former le 88^e régiment de mobiles

Mais partir du 29 septembre on doit faire appel également à tous les hommes célibataires âgés de 25 à 40 ans auxquels on donne plus exactement le nom de « mobilisés ».

L'organisation de la Garde nationale à Monnaie

À Monnaie une Garde nationale regroupant 33 hommes est constituée dès le 1^{er} septembre avec comme capitaine en 1^{er} (les officiers sont élus) Henri Sereau, notaire de la commune. Le 25 septembre est formée la Garde nationale sédentaire avec 31 personnes.

Le 15 octobre le conseil municipal vote des fonds pour équiper la Garde nationale de Monnaie d'une guérite et de deux tambours, et payer la location d'une chambre lui servant de corps.

Toutes les communes sont donc mises à contribution sur le plan humain pour assurer la défense du territoire. Il faut savoir qu'elles sont aussi sollicitées pour participer financièrement à l'équipement des soldats.

À Monnaie, la municipalité doit à nouveau débloquer le 8 novembre une somme de 4 083 F pour l'habillement des gardes nationaux mobilisés d'Indre-et-Loire, dont 1 000 F offerts par M. le comte de Flavigny et 1 505,50 F pris sur les travaux non exécutés (prévus pour la restauration de l'église).

La levée des armées de la Loire

Dès octobre une première armée de la Loire ainsi constituée tente une marche vers Paris pour délivrer la capitale. Elle réussit à s'emparer d'Orléans, mais la capitulation de Bazaine à Metz, libérant les troupes allemandes, compromet l'opération. Les Prussiens parviennent à reprendre Orléans début décembre et progressent vers l'Ouest. Une deuxième armée de la Loire est constituée le 6 décembre commandée par le général Chanzy.



Le général Chanzy
Choisi en octobre par Gambetta pour diriger le 16^e corps dans la première armée de la Loire, il devient le 6 décembre suivant le commandant en chef de la deuxième armée de la Loire composée des 17^e et 18^e corps d'armée.

Le 88^e régiment de mobiles d'Indre-et-Loire, dont certainement un certain nombre de «moblots» de Monnaie, va participer à plusieurs batailles dans le cadre de ces armées de la Loire. D'abord celle de Loigny en Eure-et-Loir le 2 décembre, puis, entre le 6 décembre 1870 et le 18 janvier 1871, aux combats dans les secteurs de Meung, Beaugency, Vendôme, Le Mans et Laval.

Les Prussiens se rapprochent de Tours

Le général Chanzy décide d'entamer une retraite de Vendôme sur Le Mans, laissant le champ libre à l'avancée allemande qui prend la direction de Tours afin de couper les voies ferrées.

Devant la menace allemande les ministères doivent le 9 décembre quitter précipitamment Tours pour Bordeaux... Le 18 décembre l'armée prussienne est à Château-Renault et, le lendemain soir, neuf uhlans, venus en éclaireurs, font leur apparition à Monnaie. Ils sont d'ailleurs mis en fuite par la gendarmerie locale.

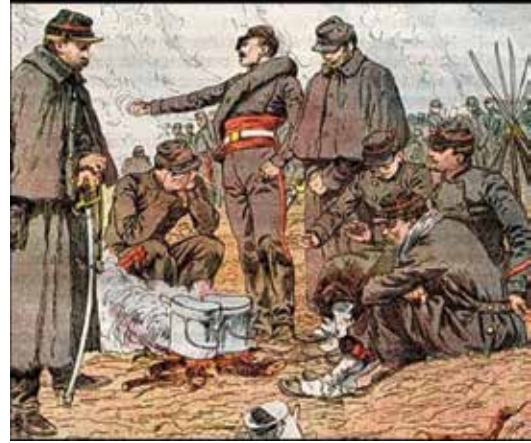
20 décembre 1870, les combats de Monnaie

L'avancée prussienne

Il est ici nécessaire de donner un aperçu de la situation. Pour gagner Tours par Monnaie, La Grande-Vallée est un point stratégique qu'il est important d'occuper, en raison de la profonde dépression qu'elle présente. Or ce sont les troupes prussiennes qui y arrivent les premières, tandis que 3 000 de leurs hommes sont dirigés sur Tours par la route d'Auzouer, Reugny et Vernou, prêts à appuyer au besoin les troupes qui opèrent sur la route parallèle de Monnaie.

Le général Ferri-Pisani Jourdan de Saint-Anastase est le commandant des troupes françaises chargées de défendre l'accès nord de la capitale tourangelle. Il a mis sur pied la «colonne de Tours» essentiellement constituée de deux brigades, la première commandée par le colonel Cleret, la seconde par le colonel Huot. Il ignore où en est l'ennemi lorsque, le 19 décembre, il dirige la 1^{ère} brigade d'infanterie et les mobilisés de Maine-et-Loire sur la rive droite de la Loire, à Notre-Dame-d'Oé où ils s'installent pour la nuit, espérant occuper le lendemain La Grande-Vallée. Mais déjà dans la soirée des nouvelles alarmantes signalent l'avancée rapide des Prussiens.

Difficile de dormir, ce soir-là, dans le camp où règne une grande effervescence. Toute la nuit l'aumônier confesse les mobilisés, au coin d'un champ, «les pieds dans la boue», et les officiers, sur le qui-vive, veillent bottés, sabre et revolver au côté. Certaines compagnies ont allumé des feux de bois pour faire cuire des moutons qu'ils se sont procurés dans les parages...



C'est le 20 au petit matin que l'alarme est donnée dans le camp de Notre-Dame-d'Oé : les Prussiens sont déjà à Monnaie et une quarantaine de uhlans, venus en éclaireurs, ont même fait leur apparition à proximité du bivouac, en suivant la voie ferrée ! Une scène décrite par Émile Moreau, mobile de la Mayenne, arrivé le matin même avec la 2^e brigade, qui assiste à la fusillade³. Plusieurs sont blessés et l'un d'eux, originaire de Prusse orientale, est fait prisonnier par les Français.



«C'était un grand jeune homme, blond, à la barbe naissante et aux yeux jaunes. Il me dit qu'il était sous-officier, fils d'un médecin, et étudiant lui-même à l'université de Königsberg. Il semblait heureux d'avoir été pris et plus d'une fois je vis ses yeux se remplir de larmes. Il parlait assez facilement le français»

Émile Moreau³

Les forces en présence

De part et d'autre les forces engagées dans le combat de Monnaie sont bien inégales.

Côté prussien

Le X^e corps, appelé «hanovrien⁴», est commandé par le général von Voigts-Rhetz et fait partie de la 2^e armée sous le commandement du prince Frédéric-Charles de Prusse. Il regroupe 20 à 25 000 hommes cantonnés à Château-Renault et à Monnaie, parmi lesquels environ 10 000 vont être engagés sur le terrain de la bataille⁵.



Le général von Voigts-Rhetz

3 - *Journal d'un soldat de la Guerre 1870-1871, de Maine à la Touraine*, Ed du Petit Pavé, 2012. Émile Moreau est étudiant en droit quand éclate la guerre de 1870. Il participe aux opérations de l'Ouest en tant que lieutenant dans le 4^e bataillon des mobiles de la Mayenne. Il tient un journal de marche qui permet de suivre au jour le jour les péripéties d'un mobile promené de Laval à Dreux en passant par Angers et Tours.
4 - Si les officiers étaient pour beaucoup des Prussiens de souche, ce n'était pas le cas des fantassins souvent originaires d'autres régions : Westphalie, Rhénanie, Bavière, Hanovre...
5 - D'après R. de Fougerolle, «Devant l'ennemi». Chiffres comparables à ceux avancés par C. Chevalier (8 à 10 000), mais supérieurs à ceux notés par C. de Bussierolle (7 ou 8 000).

Ces troupes composées de fantassins (19^e division d'infanterie) et de dragons, éclairés par les uhlands et les cuirassiers blancs sont bien encadrées et aguerries. Elles sont épaulées de surcroît par 25 pièces de canons à longue portée.



Les uhlands sont des cavaliers allemands armés d'une lance qui ont surtout une mission d'éclairés. Leur coiffure à plateau, très caractéristique, appelée « chapska » a laissé des souvenirs douloureux dans la mémoire collective des Français durant l'occupation.



À gauche : un uhlan prussien - À droite : un fantassin prussien coiffé du fameux casque à pointe



À gauche : von Rosenberg lieutenant-colonel du 12^e Rég de Uhlands de Lithuanie [sic]. À droite : Kessler, fantassin du 75^e Rég., 19^e div. Ces deux photos de militaires prussiens appartenant au X^e corps ont été prises à Tours en février 1871 par un photographe professionnel Gabriel Blaise (1827 - 1897). Sources ADIL. Fonds photographique des Collections de Touraine.

Côté français

Le général Ferri-Pisani dispose de 10 à 12 000 soldats, de provenance assez disparate, qu'il avait regroupés les jours précédents. Mais seulement un peu plus de la moitié de ces effectifs, soit 6 à 7 000 hommes, sont engagés face à l'ennemi avec seulement six pièces de canon.

Constituées pour l'essentiel de mobilisés du Maine-et-Loire⁶ formant la 2^e et la 3^e Légion, mais aussi de Gironde et de Seine-et-Marne ainsi que de chasseurs d'Afrique, d'une compagnie de zouaves⁷ et d'un escadron de cuirassiers, ces troupes comprennent beaucoup de jeunes soldats n'ayant souvent jamais vu le feu, armés de fusils à baguette car les chassepots expédiés de Nantes sont restés bloqués sur la Loire en raison du froid... et sans artillerie sérieuse.

Heureusement une grande partie de la 2^e Légion est formée de mobilisés angevins et vendéens réputés pour leur patriotisme et leur courage et, de l'avis général, ces recrues de Maine-et-Loire constituent le meilleur élément des troupes destinées à affronter les Prussiens. Ils ont d'ailleurs fière allure en défilant à l'avant-veille du combat, dans la rue Royale de Tours... bien habillés et équipés comme le remarque Émile Moreau, notre mobile mayennais, témoin privilégié des combats qui vont se dérouler le surlendemain.

« Les mobilisés du département de Maine-et-Loire... étaient bien habillés et équipés, armés de fusils anglais Enfield à percussion et à baguettes, tir lent par conséquent... »

Émile Moreau

L'encadrement de ces mobiles est assuré par des officiers supérieurs, souvent polytechniciens, issus de grandes familles angevines comme les Cleret de Langavant, Tessié de La Motte, Bonneville, Maillé de La Tour-Landry et de La Frégeolière.



Né d'une vieille famille de la noblesse d'Anjou, polytechnicien, **Armand-Urbain de Maillé de La Tour-Landry**, comte de Maillé fut commandant du 4^e bataillon de la 2^e Légion des mobilisés de Maine-et-Loire. (À gauche)



Miltiade de la Frégeolière

Miltiade entra fort jeune à l'École Polytechnique et en sortit le second de ceux qui choisirent l'artillerie. Comme son père, il brisa sa carrière en 1830. Rentré dans la vie civile, il reprit l'exploitation du domaine viticole familial de Varrains. Quand éclata la guerre de 1870, il courut aux armes. Il fut commandant du 2^e bataillon de la 2^e Légion des mobilisés du Maine-et-Loire. Il sut, par son mérite et sa bonté, faire en quelques jours d'un bataillon de mobilisés une légion aguerrie. La journée de Monnaie rendit le témoignage de la solidité d'une troupe conduite par un tel chef et lui valut la croix de la Légion d'honneur. (Source © archives Frégeolière)

Jean-Jacques Cleret de Langavant (Non représenté),

ancien capitaine de vaisseau commanda la 1^{ère} brigade lors de la bataille de Monnaie. Il fut fait successivement colonel, puis général de brigade sur le champ de bataille. Lors des combats il eut trois chevaux tués sous lui. « C'était une jeune fille dans un salon, un lion sur le champ de bataille* ».

*Écho de Saumur 19 décembre 1878 nécrologie

Il est curieux de constater que, bien qu'animés encore pour certains de forts sentiments monarchistes, héritage de la chouannerie, et de sérieuses convictions religieuses, ils vont servir la République avec une abnégation sans faille. Attachés à défendre la France face au danger extérieur, conscients qu'il faut pour cela réaliser l'union sacrée, ils vont beaucoup contribuer à motiver leurs troupes.

Du courage il va leur en falloir car l'intendance n'est pas à la hauteur et les autorités locales sont un peu dépassées... Arrivés le 18 décembre à Tours certains mobilisés de la 2^e brigade ont même dû passer une première nuit glaciale sur les boulevards faute d'avoir pu enfoncer les piquets de leurs tentes dans le sol gelé... Tous n'avaient pas la chance, comme leurs officiers, de pouvoir coucher à l'hôtel.



L'uniforme de la garde nationale se composait d'un pantalon bleu foncé, à bande rouge, d'une tunique de même couleur à boutons dorés, d'un képi bleu foncé à passepoil rouge avec le numéro du bataillon.

6- Ils représentent environ 5 000 hommes et forment l'essentiel de la 1^{ère} brigade.
7- Les zouaves sont un régiment de marche composés de Français d'Afrique du Nord, Juifs algériens...

Le 20 décembre, au matin de la bataille de Monnaie, le ravitaillement peine à s'organiser dans le camp. Le capitaine Chaboisseau, par exemple, a beaucoup de mal à trouver du pain à distribuer à ses hommes. On raconte que lui-même, étant entré la faim au ventre dans une maison déserte près de Notre-Dame-d'Oé, et ayant trouvé une table dressée avec une omelette et une soupe fumante, il s'apprêtait à s'en adjuger une grande assiette... quand surgirent le lieutenant-colonel Tessié de La Motte, le commandant de Maillé et quelques officiers supérieurs de la 2^e Légion pour lesquels ce repas était préparé. Confus, notre capitaine s'est tout de même laissé persuader par ses supérieurs de partager leur repas!

La bataille de Monnaie le 20 décembre 1870

À la pointe du jour, en ce mardi 20 décembre, il tombe une petite pluie fine. Huit heures du matin... L'alarme vient d'être donnée dans le camp de Notre-Dame-d'Oé... Sans même prendre le temps de manger, le lieutenant-colonel Bonneville, à la tête de la 3^e Légion de Maine-et-Loire, le bataillon de la Gironde et la compagnie du 14^e régiment d'infanterie, se mettent en marche en direction de la grand'route avec comme objectif de gagner Monnaie, puis La Grande-Vallée.

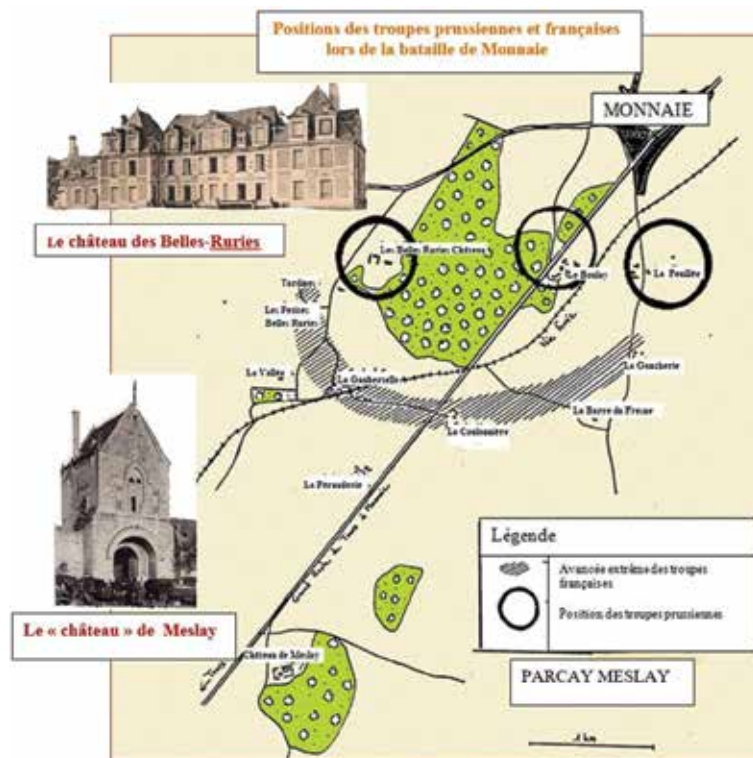
Mais de leur côté, les Prussiens ont déjà dépassé le bourg de Monnaie! Progressant vers le sud, ils prennent position face aux Français en parvenant à occuper les hameaux de La Feuillée, du Boulay, à l'est de la route Impériale (actuelle D 910) ainsi que le bois des Belles-Rurries situé à l'ouest de la route, qui constitue une excellente protection pour une partie de leurs troupes.

La rencontre se fait près de la grande route, à la hauteur du château de Meslay (Grange de Meslay). Il est entre neuf et dix heures du matin. Au moment où s'engage le combat, les troupes de la 2^e brigade constituant la réserve (plusieurs escadrons de cavalerie, quelques compagnies de zouaves et bataillons mobilisés de la Gironde et du Loir-et-Cher) viennent tout juste de quitter Tours pour se rendre sur le lieu de bataille...

Sur le terrain, le commandant Moreau a commencé à déployer ses troupes en tirailleurs à droite et à gauche de la route, poussant à l'ouest jusqu'à La Vallée⁹ et les Belles-Rurries.

Quatre chasseurs d'Afrique sont envoyés à Notre-Dame-d'Oé prévenir le colonel Cleret de Langavant, chef de la 1^{ère} brigade, que le contact est pris avec l'ennemi. La 2^e Légion, après une distribution de vivres, est immédiatement dépêchée en renfort et arrive bientôt «au pas gymnastique» sur le champ de bataille. Ordre lui est donné d'occuper le secteur de la ferme de La Pérauderie, à gauche de la route, afin d'empêcher le mouvement tournant tenté par l'ennemi qui cherche à envelopper les forces françaises.

Pendant ce temps, le 2^e bataillon du lieutenant-colonel Bonneville a pris position à droite de la grand'route, parallèlement à la ligne du chemin de fer, en face du Boulay. Il a réussi à faire reculer l'ennemi sur un kilomètre, à franchir la voie ferrée et enlever au pas de course le hameau de La Gaubretelle (ou Gaubertelle). Les hommes avancent dans des champs détrempés où ils enfoncent jusqu'à mi-jambe.



Mais il faut franchir la voie ferrée et le commandant de Maillé montre l'exemple en la traversant à un endroit particulièrement exposé, à l'extrémité du village de La Gaubretelle, «sous un feu très vif des Prussiens» qui se



sont vite rendus maîtres du château des Belles-Rurries, propriété de M. de Russon¹⁰, et tirent des fenêtres du 1^{er} et 2^e étage sur les Français. Heureusement les balles sifflent trop haut pour atteindre leurs cibles et les obus s'enfoncent dans le sol gorgé d'eau, sans causer de mal, faisant «fougasse» comme on dit en jargon militaire.

Une fois la voie ferrée franchie, le 4^e bataillon contourne le hameau de La Gaubretelle par la gauche, puis, tandis qu'une compagnie reste devant La Vallée, il prend position face au château des Belles-Rurries, ayant à sa droite la 3^e Légion positionnée au niveau de La

9 - Propriété d'Alfred Tiphaine
10 - Adrien de Russon fut maire de Monnaie de 1855 à 1868.

Gaubretelle, et à sa gauche le 3^e bataillon de Cholet, qui vient d'occuper la ferme des Petites-Ruries, et le hameau de Tardine.

La ligne de feu s'étend alors sur trois kilomètres environ, de Tardines à La Gaucherie. Les Prussiens, croyant qu'ils ont affaire à des troupes soutenues et beaucoup plus nombreuses, hésitent dans le mouvement d'encerclement entrepris, mais profitent de la supériorité de leur position, bien protégés par les bois et le château.



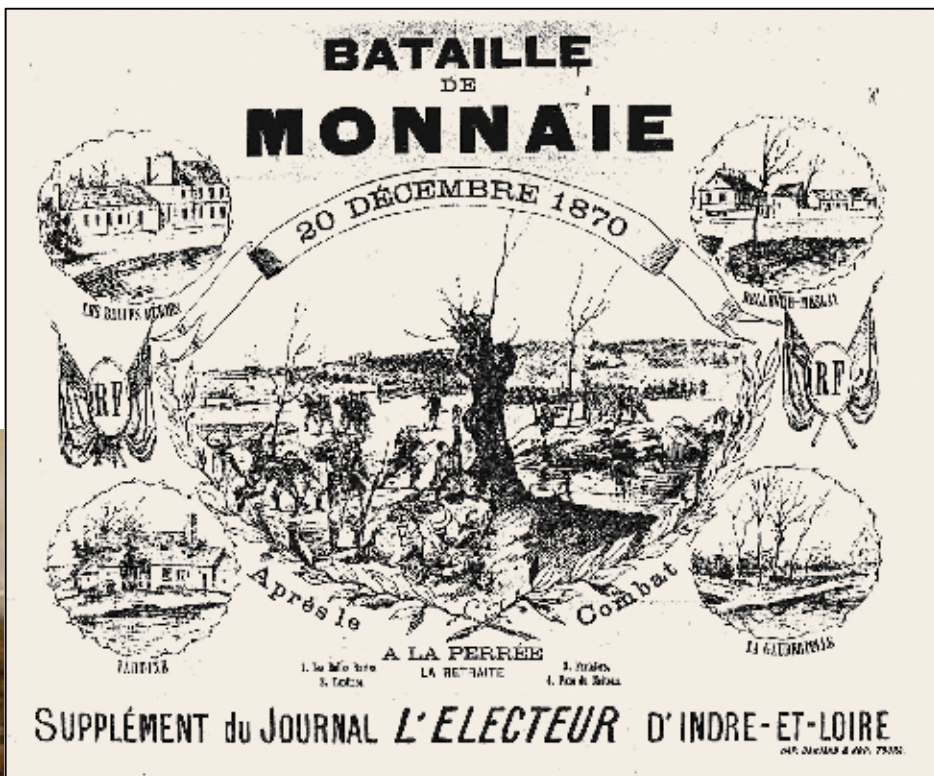
Pendant quatre heures, les mobilisés réussissent à empêcher la progression des Prussiens, mais ne parviennent pas à avancer. Pourtant les soldats se battent avec un courage héroïque et les bataillons de soutien se portent spontanément au secours de leurs camarades en danger, sans attendre les ordres.

Toute la matinée on a entendu à Tours, mais aussi paraît-il jusqu'à Loches, le bruit de la canonnade de Monnaie, porté par le vent qui avait tourné au nord.



Dans un moment particulièrement critique, le lieutenant-colonel Tessié de la Motte a son cheval tué sous lui. «Ça commence à chauffer, colonel» lui dit un capitaine, alors qu'il se relève sans blessure. «Bah!, répond-il, ce n'est rien que cela, ça ne tue que les bêtes!».

Le commandant de Maillé donne l'ordre au capitaine Alfred Pineau, de porter sa compagnie à l'assaut des Belles-Ruries, mais sorti le premier du chemin creux où il s'était embusqué, le pauvre officier reçoit aussitôt une balle en plein front et retombe en arrière. Il



est aussitôt soigné au château de La Vallée, transformé en ambulance.

Moins héroïque fut l'attitude des mobiles girondins qui toute la matinée s'étaient tenus sur l'aile droite à l'abri derrière les bois de Meslay. Ils n'entrèrent en action que vers midi mais furent bientôt mis en fuite par des tirs de canons prussiens.

La retraite française

Bientôt le colonel Cleret de Langavant se rend compte qu'il lui est impossible de déloger les Prussiens de leur position, d'autant plus que ces derniers commencent à recevoir des renforts de l'arrière. Il demande donc au général Ferri-Pisani de faire sonner la retraite.

Le repli vers Tours via les hameaux de Bellevue et Meslay a commencé vers 13h30. Il s'avère difficile car il s'effectue dans un assez grand désordre, sous une pluie de balles ennemies.

Les Allemands, sortis de leur position, intensifient leurs tirs, et commencent à encercler les troupes françaises par Les Petites-Ruries et Tardines d'une part, et La Gaucherie d'autre part. Un certain nombre de Français sont tués ou blessés au cours de cette retraite.



Un mobilisé de Maine-et-Loire, séparé de ses camarades et protégé contre les balles prussiennes par une « truisse », est frappé d'une balle à la jambe, mais il continue à tirer contre l'ennemi. L'écorce vole sous les balles. De nouveau très grièvement blessé et se sachant perdu, il quitte l'arbre qui ne peut plus le défendre, regarde fixement l'ennemi qui s'avance, et tombe presque aussitôt, le corps criblé de balles.

Les blessés sont évacués en catastrophe vers les ambulances des alentours, à Meslay, à Bourdigal, la Vallée, les Belles-Ruries, Château-Renault. D'autres soldats aussi sont faits prisonniers, notamment ceux du 4^e bataillon, qui, sous la houlette du commandant de Maillé, formaient l'arrière-garde dans la retraite et cherchaient à retarder les Prussiens.

Le combat de Monnaie est, pour certains, l'occasion de montrer leur droiture. Au moment de la retraite, les capitaines Brault et Chaboisseau des 3^e et 4^e compagnies de Vihiers, cherchent à protéger leurs hommes. Près du chemin de fer, le long du chemin de la Vallée aux Belles-Ruries, le capitaine Brault, atteint d'une balle dans la poitrine, confie à son camarade les 375 F du prêt de sa compagnie avant d'être transporté à l'ambulance de Bourdigal où il décède quelques jours plus tard.

Un peu plus loin, près de la ferme de la Pérauderie, le capitaine Chaboisseau est capturé et emmené prisonnier en Prusse à Stettin. Plus tard, à son retour de captivité, il remettra au lieutenant-colonel Tessié de La Motte la somme confiée par Brault; elle sera distribuée intégralement aux hommes de la 3^e compagnie.

Les derniers affrontements vont avoir lieu avec les cavaliers ennemis après le Château de Meslay entre la ferme de Chisay et la Petite-Arche, alors que les bataillons en repli commençaient à se reformer. Après une première tentative, un escadron de uhlans prussiens, formés en colonne et lancés au grand galop, tente aux alentours de 14h30 de charger de nouveau l'ennemi sur la route en poussant de grands « hourras ». Ordre est immédiatement donné côté français d'ouvrir les rangs, précipitant les mobilisés sur les bas-côtés, puis de tirer au signal donné. Le feu de peloton déclenché par les Angevins et les chasseurs d'Afrique tirant sur le flanc des cavaliers réussit à coucher sur la route une partie des uhlans, « tombant à la file les uns sur les autres comme des châteaux de cartes ».

Un spectacle décrit par le capitaine Pierre Kilbourg du 2^e bataillon de la 2^e Légion des mobilisés de Maine-et-Loire (2^e compagnie).

« Spectacle aussi extraordinaire qu'émouvant. Les Prussiens chargeaient au grand galop. Les premiers chevaux et cavaliers tombèrent. Les suivants vinrent tomber sur les premiers et ainsi de suite. On prétend que certains chevaux ont reçu jusqu'à 15 balles. En tombant leur dernier bond décrivait une courbe gigantesque. À ma droite et à 5 ou 6 mètres, les cadavres formaient une barricade sur la route en s'élevant à hauteur du talus. Je ne connus pas le sort du cheval que j'avais abandonné mais à mon affirmation il n'a pas dû faire plus de 8 à 10 mètres avant d'être frappé.

J'estime à 100 cavaliers le parti qui nous chargea.

Après l'action, je jetai un coup d'œil sur le terrain du côté opposé de la route. Je vis sept à huit des nôtres tués par nos balles et parmi lesquels se trouvait le capitaine Grenouilleau que je n'ai pas toutefois distingué parmi les morts ¹¹ ».

Magnanime le lieutenant-colonel Bonneville parvient tout de même à sauver la vie d'un lieutenant de uhlans tombé à ses pieds, couvert de plaies, la tête ensanglantée, et qu'un soldat voulait achever d'un coup de baïonnette. Ramené à Tours à l'ambulance du Musée, il guérit de ses blessures.

Le lendemain de cet ultime combat, des Tourangeaux se rendant sur le champ de bataille découvriront un bien triste spectacle : « Sur la route de Paris et dans les champs voisins, il y a une trentaine de cadavres de soldats prussiens et une

dizaine de mobiles appartenant à un bataillon du Maine-et-Loire. Parmi ces derniers on remarque un lieutenant et un sergent. Tous les cadavres ont été dépouillés de leurs coiffures et de leurs chaussures. Sur le terrain on voit un assez grand nombre de sacs vides, d'armes brisées et une quarantaine de chevaux morts »¹².

Un constat assez proche des pertes subies de part et d'autre. Selon René de Fougerolle, 13 mobilisés sont morts au combat, malheureusement touchés par des balles...



Le lieutenant Théophile Grenouilleau

tué à l'ennemi lors des combats de La Petite-Arche
le 20 décembre 1870



C'est justement lors du combat de La Petite-Arche que le lieutenant au 2^e bataillon de la 2^e Légion de la garde nationale Théophile Grenouilleau, originaire de Montrevault (Maine-et-Loire), tanneur de profession est tué à l'ennemi. Il avait 29 ans. Il sera inhumé, comme les autres mobilisés ayant trouvé la mort à ses côtés, dans le caveau situé sous le monument aux morts de la commune de Saint-Symphorien sur lequel a été gravé son nom.

Source © archives Frégeoitière



Ex-voto avec photos de six militaires allemands tués lors de l'affrontement entre le château de Meslay et La Petite-Arche.

Source Hügelmeyer Julius, Im Feldzuge 1870/1871. Document cité par I. et F. Fellrath et reproduit dans Une histoire de Parçay-Meslay de Robert Pezzani

françaises, tirées au travers de la route et qui ne leur étaient pas destinées. Les uhlands ont payé un plus lourd tribut. Si tout l'escadron n'a pas été décimé, comme le laissent entendre certaines sources, au moins une trentaine d'entre eux y auraient tout de même perdu la vie.

Pour en revenir à la journée du 20 décembre ce qui reste des troupes françaises se présente vers 5 heures du soir devant le pont de Tours, où l'émotion est à son comble car les troupes descendent la Tranchée en masses confuses. Mais le général Ferri Pisani donne l'ordre de les diriger sur Langeais où elles n'arrivent qu'à 11 heures

le soir, harassées et le ventre vide, avant de se replier sur Angers dans les jours qui suivent. La capitale tourangelle se trouve donc abandonnée, sans défense possible, alors que l'ennemi est aux portes de la ville. On s'attend au pire.

Les Prussiens entrent à Tours le 19 janvier 1871

Effectivement en fin de soirée, les Prussiens, maîtres du champ de bataille, sont parvenus à occuper le terrain, établissant des campements à Notre-Dame-d'Oé et Parçay, «exerçant dans le voisinage leurs réquisitions accoutumées, faisant des feux immenses en plein air et dévastant les maisons abandonnées». Le général Voigts-Rhetz s'installe au château du Mortier tandis que le reste de l'état-major allemand demeure au château des Belles-Ruries, où ont aussi été dirigés tous les soldats prussiens blessés dans la journée.

Dans les jours qui suivent, les troupes ennemies occupent les hauteurs de Saint-Symphorien, face au pont de Tours. Elles sont donc aux portes de la ville... Dès le 21 décembre, cinq cavaliers ennemis tentent de passer le pont de pierre mais finissent par tourner casaque devant l'hostilité de la foule.

Du haut de la Tranchée, l'armée prussienne commence à bombarder la place de l'Hôtel de Ville et l'entrée



nord de la rue Royale, faisant plusieurs victimes, mais ce n'est qu'une fausse alerte.

Soutenue par l'arrivée de nouveaux renforts début janvier, elle ne fera finalement son entrée à Tours que le 19 janvier 1871 par un froid polaire, dix jours avant l'armistice signé enfin à Versailles le 28 janvier 1871.

Un bilan humain incertain

Il n'est pas aisé d'évaluer précisément les pertes des deux camps.

D'après Mgr Casimir Chevalier, nos pertes furent «peu considérables» mais d'autres sources prouvent le contraire : ainsi les chiffres donnés par le Grand état-major allemand font état de 300 à 400 morts, plus une



Entrée des Prussiens à Tours le 19 janvier 1871 (Musée des Beaux-Arts, A. Chevalier)

centaine de prisonniers chez les Français, et 100 morts côté allemand... Carré de Busserolle avance, lui, le nombre de 250 tués, blessés et soldats faits prisonniers côté français, et le général Cleret de Langavant a parlé de 500 Prussiens mis hors de combat.

Alors, quels chiffres retenir ? Essayons de consulter les archives et documents détenus à la mairie de Monnaie. On relève dans les registres d'état civil les noms de 46 militaires français décédés entre le 20 décembre 1870 et le 23 février 1871. Mais attention ! Tous ces décès ne sont pas liés à la bataille de Monnaie. Il y a parmi eux des soldats qui avaient été blessés sur d'autres fronts depuis le début de la guerre et ont été soignés dans les ambulances de la commune. Et aussi des militaires ou mobiles originaires de Monnaie mais morts dans d'autres régions.

Autre piste intéressante : la liste des soldats tués le 20 décembre «gravée dans la pierre» du premier monument aux morts de Monnaie érigé face à l'église.

On peut y relever les noms de 54 mobiles du Maine-et-Loire, 4 mobiles de Seine-et-Marne et un sergent du 4^e régiment de zouaves, soit un total de 59 victimes¹³.

Mais là-aussi il convient d'être prudent car un certain nombre de soldats restés sur le champ de bataille ont été enterrés dans d'autres cimetières, notamment ceux de Saint-Symphorien-lès-Tours (on y relève le nom de 13 militaires français tués lors du combat de Monnaie le 20 décembre, dont 10 à La Petite-Arche) et Parçay-Meslay (2 militaires inhumés).

Ce qui fait en tout au moins 74 militaires décédés côté français suite aux combats du 20 décembre. De plus certains soldats ne sont pas morts le jour du combat, mais parfois quelques semaines plus tard dans les hôpitaux où ils avaient été transportés et qui ne sont pas forcément ceux qui correspondent aux ambulances de Monnaie, Saint-Symphorien ou Parçay-Meslay, ce qui complique un peu plus le relevé exact du nombre de victimes.

L'évaluation du nombre de blessés côté français est encore plus difficile car nous n'avons pas trouvé de documents les consignants de façon systématique. Une étude récente avance le chiffre d'une centaine de soldats.

Côté prussien les estimations les plus sérieuses établiraient les pertes à 38 morts, 44 blessés¹⁴ et une soixantaine de prisonniers. Parmi les hommes atteints un officier, le général Wedel, grièvement blessé à Meslay et évacué vers une maison de campagne proche de Château-Renault.

Un combat qui a marqué les Tourangeaux mais qui ne serait donc pas l'hécatombe avancée par le Grand état-major allemand.

Claude Delage

Une seconde partie traitant de l'Occupation allemande, la tombe du soldat prussien Samuel Mattekak, la fin du conflit et les lieux de mémoire de la guerre de 1870-1871 devrait être publiée dans L'Écho de Monnaie 2021-2022.

13 - Nous avons confronté les noms de cette liste avec ceux des personnes décédées figurant dans les registres d'état civil de Monnaie. Seuls une douzaine d'entre eux y ont été notés.
14 - Voir Fellrath (Ingo) et Fellrath-Bocart (Francine), La guerre de 1870-71 en Touraine. Un nouvel éclairage, L'Harmattan, 2011. 11 militaires allemands ont été enterrés dans le cimetière de Saint-Symphorien et 5 dans celui de Parçay-Meslay.